

QUAND S'ALIGNENT LES PLANETES

Roman

Martine THORRE-GACHET

*Pour qu'un ciel flamboie,
le rouge et le noir ne s'épousent-ils pas ?*
Jacques Brel

*La grande affaire et la seule qu'on doive avoir,
C'est de vivre heureux.*
Voltaire

1

Le coucher de soleil sur la Concha pulvérisait sa beauté orangée sur le front de mer de Saint Sébastien¹, les Espagnols et les touristes se croisaient en un paseo convenu. Malionne avait troqué ses éternelles culottes d'équitation pour une robe en voile imprimé fougères tombant à la cheville. Il faisait très chaud, la robe n'avait pas de manches, une légère brise la faisait gonfler. Elle portait de larges lunettes de soleil qui masquaient en partie son visage. En public, dès que cela était possible, elle ne les retirait jamais, même si elle n'ignorait pas que la partie gauche de sa figure attirait les regards. Il n'y avait qu'à cheval qu'elle oubliait qu'elle avait été une très jolie femme...

Avec son amie Alicia, elles avaient dépassé l'hôtel de Londres et se dirigeaient vers la vieille ville. La journée avait été épuisante et elles étaient heureuses de se détendre et d'aller rejoindre leurs amis dans un des meilleurs bars à pintxos de la ville avant d'aller faire la tournée de nombreux autres : les anchois de Cantabrie au Txepetxa, les guindillas au Borda Berri, les bocadillos du Txondorra et cela allait durer une partie de la nuit, arrosé de Grenache ou de bière...

Malionne ralentit le pas. Elle avait aperçu une de ces *statues vivantes* comme on en voit partout dans les stations balnéaires. C'était un Jésus qui portait sa croix. L'homme au visage, évidemment christique, cheveux blonds aux épaules, barbu et couronne d'épines en plastique, légèrement courbé sous le poids de sa croix en polystyrène imitation façon bois, très bronzé, pieds nus, était bien sûr, parfaitement impassible, étranger à ce qui se passait autour de lui. Ce qui fascina Malionne, fut non seulement sa beauté mais surtout ses yeux bleus qui ne regardaient personne et qui, surtout, ne cillaient pas... Maîtriser longtemps son corps, c'était envisageable, mais ses yeux, elle ignorait que cela fut possible et elle attendait qu'enfin il clignât.

Mais Alicia lui prit le bras :

.- On y va, on est déjà très en retard, allez, bouge !

.- Tu as vu le type là, le Jésus, il ne cligne pas des yeux, c'est pas possible ça ?

Malionne la suivit à regret, se promettant de revenir faire un tour par ici. Elles retrouvèrent leurs amis qui ne les avaient pas attendues pour commencer à boire. Pablo, Mila, Isabella, Diego, les amis d'enfance étaient déjà installés à des tables hautes, ils dégustaient de grands verres de sangria en parlant très fort. Ils

¹

les accueillirent bruyamment et leur présentèrent deux nouveaux venus, Adélie, une petite française qui ne semblait pas maîtriser l'espagnol et Ari, élégant hollandais qui le parlait très bien. Malionne fit semblant de ne pas voir leurs regards qui ne se voulaient pas insistants mais qui l'étaient, lorsqu'elle retira ses lunettes. D'instinct, elle changea de place pour ne présenter que la partie intacte de son visage. La sangria, un must de ce bar, était particulièrement délicieuse et Malionne décida qu'elle en abuserait pour passer un bon moment.

Dans le décor chargé de piments séchés et de nappes à carreaux rouge et blanc, la vitrine et le comptoir offraient une grande variété de tapas de toutes couleurs. Alors que Malionne et Alicia étaient parties faire leur choix, Ari demanda à Pablo ce qui était arrivé à leur amie.

Mila répondit en français, par égard pour Adélie :

.- Malionne est une torera à cheval connue ici et au Pays basque français. Il y a trois ans, son cheval s'est entravé, elle est tombée et avant qu'elle ait eu le temps de se relever, le taureau a chargé. Elle a eu la joue arrachée. Heureusement, le nerf facial n'a pas été touché, un miracle paraît-il... Depuis, elle a eu trois opérations de reconstruction avec de la peau prélevée sur son corps. Elle était d'une grande beauté comme vous pouvez le voir sur son côté intact. Mais bien sûr, elle vit très mal cette asymétrie qui, d'après la chirurgienne, doit disparaître un jour.

.- Elle est retournée dans l'arène ? demanda Ari.

.- Oui, dès qu'elle a eu l'autorisation des médecins, elle a un sacré caractère, c'est ce qui la sauve. Elle monte à cheval depuis qu'elle a 5 ans et elle s'est trouvée en face d'un taureau à 13, c'est sa vie... Et tous ceux qui l'ont vue à cheval le comprennent, c'est une reine...

La reine en question revenait avec une soucoupe de gambas persillées et une autre de tortillas, Ari regarda d'un autre œil la torera défigurée. Il ne la verrait probablement pas à cheval mais il était d'accord avec Mila, cette fille avait un port de tête et une allure distingués.

Le petit groupe parcourut les rues de la vieille ville, s'arrêtant dans de nombreux endroits festifs, ils se retrouvèrent sur l'esplanade immense de la Concha. Malionne tournait la tête de gauche à droite, à la recherche de son Christ figé, mais il ne restait aucune trace de lui...

Elle dit à Alicia qu'elle était fatiguée et qu'elle rentrait, sa voiture était garée tout près. Ses amis protestèrent, elle leur envoya des baisers en riant.

Elle traversa Donostia² sans difficultés, à cette heure-ci, la circulation était fluide. Elle connaissait la ville par cœur, collège et lycée privés l'avaient vue grandir. Elle aimait cette ville qu'elle rejoignait quand la solitude de la campagne lui pesait. Elle vivait avec son père, à une vingtaine de kilomètres de Saint Sébastien, à Lanciego. Iban Incantada, un basque français, possédait une ganaderia*³ prospère, son élevage de taureaux de combat était reconnu dans la région.

La mère de Malionne était morte à sa naissance, il y avait maintenant 33 ans. Son père l'avait élevée seul. Comme un garçon. Elle avait poussé entre les taureaux et les chevaux. Aucune femme ne s'était installée chez eux. Cependant il y avait dans la maison Inès, la fille de la nourrice d'Iban, Ada, qui s'occupait de la petite et de l'intendance. Mais Inès avait sa propre famille et rentrait le soir chez elle.

Iban était un homme d'humeur ombrageuse qui avait la réputation de n'être pas facile en affaires, les employés filaient doux. Parfois, des femmes venaient dîner et repartaient au matin, Malionne ne devait pas savoir qu'elles passaient la nuit à la ganaderia. Devenue adulte, elle fit comprendre à son père qu'elle n'était pas dupe et qu'elle trouvait normal qu'il eût une vie d'homme, qu'un jour elle partirait et qu'il serait bon qu'il ne se retrouvât pas seul. Sa réaction ne fut pas nuancée : elle n'avait pas à lui parler de ça, c'était sa vie et il la menait comme il voulait...

Malionne ne lui en reparla plus jamais. Elle aimait ce père si présent pour elle, qui lui avait appris tout ce qu'il savait des chevaux et des taureaux. Bien sûr, lorsque l'adolescence survint, c'est Inès qui lui expliqua que chaque mois, le sang coulerait d'elle, que son corps se préparait pour qu'un jour elle puisse avoir des enfants et comment mettre un tampon. Bien qu'Inès n'ait pu le lui transmettre, la petite possédait tous les codes de l'élégance et de la grâce. Mais elle l'ignorait encore... Malionne, surnom affectueux donné par son père, s'appelait pour l'état civil Luisa-Flores Incantada. Il vit rapidement dans cette petite fille une battante, une guerrière, une petite lionne, sa lionne...

Il décida qu'elle serait torera. Elle passa donc la plupart de son temps en jodhpurs et bottes basses ou hautes, à trainer dans la poussière des torils, à soigner les chevaux, à apprendre le dressage, à suivre son père dans les arènes, à frémir au paseo, à scander la musique des bandas. Dès qu'elle sortait de l'école où elle s'ennuyait, assurant le strict minimum, elle courait caresser ses chevaux,

2

nom basque de San Sébastien

³* élevage de taureaux

suivait son père dès qu'elle le pouvait. Elle était attentive aux discussions des hommes rudes qui venaient dans la grande maison sombre, sans chaleur où chaque meuble, chaque objet ne se trouvaient là que par nécessité. Malionne découvrit bien plus tard que la douceur d'un éclairage, le moelleux d'un tapis, les coloris apaisants des murs, les canapés douillets, la transparence des voilages, l'ambre et le musc des bougies, l'éclairage d'un tableau pouvaient transformer le quotidien et qu'un objet sans fonction pouvait être parfois un réconfort...

Elle avait une relation particulière avec les chevaux et devint avant ses 16 ans une cavalière chevronnée. A chaque vacance scolaire son père l'inscrivait à des stages de dressage de haute école. Elle prit des cours avec un écuyer en chef de l'école andalouse d'art équestre, ce fut une immersion totale dans le monde du dressage. Elle était consciente de la chance qu'elle avait eu de monter à Séville les meilleurs chevaux andalous pour capter la finesse des mouvements comme le *Passage*, le *Piaffer* ou le *Pas espagnol*, entre autres.

Mais son père suivait son idée... Etre une cavalière extraordinaire était une chose, certes, mais se retrouver à cheval devant un taureau de six cents kilos prêt à vous détruire pour sauver sa vie, demande bien d'autres qualités. Les taureaux, elle les connaissait depuis son plus jeune âge puisque son père les élevait. Malionne se souvenait les avoir nourris avec lui à l'âge de quatre ans.

Iban Incantada lui apprit à surmonter sa peur, à reconnaître le taureau courageux, sa noblesse, son allégresse. Il est toujours le mayoral*⁴ qui sait tout de la généalogie complexe de ses taureaux qu'il accompagne dans les férias où ils combattent. Il est à l'origine de la sélection génétique de son élevage ce qui lui permet de développer le potentiel combatif présent au départ. Malionne connaît aussi tout cela, elle sait à qui elle a affaire lorsqu'elle se retrouve avec son cheval dans l'arène, son père lui a aussi enseigné le respect du taureau bravo⁵. Dans la corrida à cheval portugaise, il n'y a pas de mise à mort du taureau dans l'arène. Mais la mort existe, après, loin de la foule qui ne voit que l'habileté de la cavalière à planter les banderilles...

A l'école, elle était le *garçon manqué* et lorsque les gamins lui cherchaient querelle, elle leur criait : *on ne me touche pas moi, je suis une guerrière !* Ce qui fit le tour de l'école et quand elle approchait d'un groupe, elle entendait un bourdonnement de voix qui chantaient : *Malionne-est-une-guerrière-eu, Malionne-n'a-pas-de-mère-eu !*

⁴ *contremaitre

⁵ Taureau courageux

Le port d'une robe pour elle, à certaines occasions, était une torture jusqu'à ce que son corps mince et harmonieux s'accommodât de ses formes nouvelles et que ce que lui renvoyait son miroir lui fit plaisir. Le regard des hommes et des femmes confirma sa beauté.

Elle était habituée à sa vie rude, elle entendait les hommes de la ganaderia parler des femmes sans beaucoup de respect. Elle pensait que c'était la même chose pour les femmes, qu'elles pouvaient utiliser les hommes pour un plaisir fugace, puis les rejeter. Son père n'avait pas pu tout lui apprendre, la mort lui avait arraché la seule femme qu'il avait aimée et depuis il était en colère. Jamais il ne parlait à Malionne de sa mère. Aucune photo pour lui rappeler qu'elle venait de cette femme ou que peut-être elle lui ressemblait. Son père lui avait dit qu'elles se trouvaient dans un appentis qui avait brûlé. Elle l'observait parfois, sa mâchoire crispée et la veine bleue de sa tempe soudain plus épaisse, comme si elle charriait cette brûlure emprisonnée en lui... Sa colère était-elle contre Dieu qui avait amputé sa vie en prenant celle de sa femme ? Il ne priaït jamais mais accepta que Malionne allât à l'église avec sa nounou.

Pas d'éducation sentimentale pour Luisa Incantada, elle était un objet de curiosité pour ses amis de lycée. Les filles lui reprochaient de se servir des garçons et de les ignorer superbement ensuite, ce à quoi elle répondait : *Ils font la même chose avec beaucoup d'entre vous, non ?* Quant aux garçons, elle leur inspirait crainte et admiration, elle n'avait pas besoin d'eux, elle n'avait besoin de personne la belle Malionne...

Sa vie, après le baccalauréat, c'était encore les arènes, les torils, la poussière du sable volant sous les sabots des chevaux, la sueur ruisselant de leur crinière nattée pour les corridas, leur odeur puissante qui imprégnait jusqu'à ses cheveux. Sa vie c'était le dressage, le travail encore et encore pour que ses chevaux n'aient plus peur du taureau et aient l'air de danser. Cette apparente facilité dans la constance de l'effort et de la maîtrise, ne laissait de place pour rien d'autre.

Cependant, avant l'accident, elle sortait de temps à autre avec ses amis et testait son pouvoir de séduction. Elle choisissait sa proie pour la soirée, l'entraînait dans une des luxueuses chambres de l'hôtel de Londres, faisait la plupart du temps exulter son corps. Au petit matin, son compagnon d'un soir pouvait l'observer, à travers la transparence des voilages de la porte-fenêtre, debout sur le balcon qui dominait l'océan. Elle retournait dans la chambre, ses longs cheveux en désordre et ses grandes jambes mates que laissait voir le peignoir blanc de l'hôtel.

.- Je dois y aller...Je prends la salle de bain. Commande-toi un petit déjeuner. Laisse-moi ton 06.

Numéro d'un téléphone qu'elle ne rappelait pas. Elle n'avait jamais eu l'envie de le faire, aucun de ces hommes, qu'elle choisissait jeunes et beaux, n'avait su provoquer chez elle ne serait-ce que l'idée de l'amour... Elle pensait que ce sentiment, s'il existait, (mais comment le reconnaît-on ?) n'était pas pour elle. Sa vie était incompatible avec le fonctionnement d'un couple *traditionnel*. Peut-être lorsqu'elle serait plus âgée, qu'elle serait lassée de l'adrénaline procurée par l'affrontement de son cheval et du taureau, des applaudissements de la foule dans les arènes, de la célébrité et de l'admiration des aficionados qui venaient la regarder s'entraîner avant la corrida... Juste avant qu'elle revête sa tenue de lumière et de cuir et qu'on natte ses cheveux comme la crinière de ses chevaux.

Puis il y avait eu ce jour tragique où sa vie avait basculé, dans les arènes de Bayonne. Sous le soleil de plomb, tout avait bien commencé : d'abord, le spectacle des cortesias, défilé des cavaliers et des forcados pour saluer la présidence et le public, particulièrement chaleureux ce dimanche-là.

Au premier tercio, ⁶elle l'avait pourtant bien fait danser son cheval, la foule était en délire.

Au deuxième tercio, la séquence la plus artistique, la plus brillante, au moment où elle devait poser une banderille, elle appela le taureau, dansa, virevolta devant lui et au moment de s'élancer pour provoquer sa charge, son cheval sembla s'entraver sur un obstacle invisible, elle fut violemment projetée dans le sable de l'arène... Avant qu'elle ait eu le temps de se relever et que les picadors aient pu détourner l'animal, le taureau fonça sur elle et l'une de ses cornes dessina sur sa joue l'effroyable déchirure...

Depuis, elle se repassait en boucle cet instant fatal. Elle n'avait pu remonter à cheval pendant une année entière, au cours de laquelle elle avait subi deux interventions de reconstruction de son visage. Elle se contentait de caresser ses chevaux et d'observer les taureaux avec son père, sa joue couverte de pansements la plupart du temps. Elle avait reçu des milliers de messages de soutien, ses amis étaient très présents. Son envie de remonter à cheval la taraudait mais la chirurgienne avait fixé les limites. Après la troisième intervention, elle fut autorisée à le faire, sous l'œil de son père et de tout le personnel de la ganaderia. Avec beaucoup de soulagement, elle constata que tout son savoir et son expertise étaient intacts. Après quelques semaines, elle se

⁶ Phase de la corrida à cheval, il y en a trois

retrouva face à un jeune taureau choisi par Iban. Sa rage de dominer, son désir de retrouver son niveau signèrent la fin de la convalescence.

El Correo⁷, écrivit ce jour-là: « *Luisa-Flores Incantada est de retour. La rejoneadora⁸ balafrée, disent certains, et cela ajoute encore du prestige à son mythe, s'est montrée dimanche dans les arènes de Pampelune, au sommet de son art. Son allure hautaine, à la limite de l'arrogance, son port de reine, sa maîtrise parfaite de l'art équestre, défiant le taureau prêt au combat comme si le danger n'existait pas alors qu'elle a déjà frôlé la mort, font de Luisa une torera d'exception... »*

Mais, loin des applaudissements, des paroles laudatrices sur son courage, des compliments sur la beauté de ses spectacles, loin de la foule qui scandait son prénom, loin des amis qui étaient très présents, venait le temps où elle se retrouvait seule, face à cette femme dans le miroir qu'elle ne reconnaissait pas. Comme chaque fois qu'elle rentrait chez elle, elle se précipitait dans la salle de bain pour vérifier si la dissymétrie de son visage s'était atténuée. Son regard ne s'attardait pas sur la beauté de la partie restée intacte mais sur la vilaine boursoflure de son côté gauche, pourtant bien réduite par le talent de la chirurgienne. C'était une obsession, elle n'en parlait à personne, assurant crânement aux uns et aux autres qu'elle avait la chance d'avoir la vie sauve, que le taureau qui était un *bravo*⁹ d'une demi-tonne aurait pu faire exploser très facilement ses cinquante kilos, que la cicatrice était un détail et que le temps ferait le reste... Où pouvait-elle puiser son aisance à donner le change, à ne surtout pas faiblir, à ne pas montrer une once de défaillance ? Très tôt, son père lui avait appris à ne pas se plaindre, à remonter à cheval dès qu'elle en tombait, *les filles, ça ne pleurent pas, les larmes c'est pour les faibles, toi tu es ma guerrière*... Même si la fillette qu'elle était, pleurait parfois dans les bras de sa nounou, il ne fallait pas que son père le sache. Jamais.

Après s'être douchée, elle prit le pot de crème qu'elle devait appliquer deux fois par jour, destinée à atténuer la cicatrice. Ses doigts la caressait avec toujours un peu d'appréhension comme si le fait de la toucher allait la rouvrir. Elle haïssait ce visage qui cependant la fascinait... Longtemps, elle avait pleuré devant son miroir en se traitant de monstre, ignorant ses ami (e)s qui lui assuraient qu'elle restait une très jolie femme.

⁷ Quotidien espagnol

⁸ Torera à cheval

⁹

Ce soir, elle avait malgré tout passé un bon moment. Les nouveaux copains d'Alicia, Adélie et Ari, n'avaient pas passé la soirée à la dévisager, elle avait bu assez pour se sentir légère et n'avait même pas pensé à se regarder dans les miroirs des bars où ils avaient migré une partie de la nuit. Elle quitta la salle de bains en regardant son profil intact pour ne pas oublier qu'elle était encore à moitié belle. Une fois de plus, elle se demanda ce que c'était d'avoir une mère qui l'aurait dorlotée dans ses moments de chagrin. Elle l'ignorerait toujours mais après tout, elle n'avait pas la certitude que cette mère aurait été aimante et câline. Elle entendait certaines de ses amies parler des leurs qui n'étaient ni bienveillantes ni compréhensives...

Elle ouvrit son grand lit tout blanc dont les draps, changés chaque jour par Inès, étaient frais et doux. C'était sa seule exigence, son petit caprice de diva, disait-elle en riant. Elle gagnait beaucoup d'argent avec les corridas et ne dépensait presque rien. A part ses magnifiques tenues de torera, elle s'offrait de temps en temps quelques robes de soie colorées et légères et de jolies sandales. Son père assurait l'intendance de la grande maison et le fonctionnement de la ganaderia. Il avait toujours subvenu à ses besoins et le ferait tant qu'elle resterait sous son toit. Malionne n'avait jamais éprouvé l'envie d'avoir une maison à elle, n'avait-elle pas chez son père tout ce dont elle avait besoin ? Et puis, elle ne saurait pas assurer le quotidien, elle était gourmande mais ne savait pas cuisiner, Inès, la merveilleuse Inès, le faisait si bien...

Elle s'endormit en se disant que demain, elle retournerait voir le Christ qui ne clignait pas des yeux, pathétique et ridicule avec sa croix en plastique, mais aussi touchant. Peut-être que lui aussi était un cabossé de la vie...

Stan eut du mal à faire entrer sa clé dans la serrure. La fatigue de la journée plus les quelques vodkas qu'il avait bues avec des touristes danois, y étaient sûrement pour quelque chose. La tension de son corps pour rester immobile une heure, voire plus (cela dépendait de sa forme physique du jour) l'obligeait à puiser dans ses réserves d'énergie. Il faisait une pause de dix minutes qu'il occupait à boire beaucoup d'eau et à visiter les toilettes de la plage, puis reprenait sa pose de Christ portant sa croix... En cette période estivale, les gens étaient généreux. Et puis il était conscient qu'il y avait un détail que les gens remarquaient en général : il était capable de rester très longtemps sans cligner des yeux, ce qui augmentait la crédibilité de son personnage de statue...

Aujourd'hui, il avait gagné 200 euros. C'était la moyenne. De plus, les gens qui le reconnaissaient dans la ville, après sa journée de travail, lui proposaient très souvent de partager leur repas ou leur bière. Ce boulot, enfin si l'on considérait que c'en était un, offrait des avantages et peu de contraintes pour qui aimait se retrouver en face de soi et parvenait à faire abstraction du monde extérieur. Stan avait fait des séances de méditation dans son existence et parvenait souvent à faire le vide. Il passait beaucoup de temps à revoir le film de sa vie tandis que son corps devait rester impassible. Il y avait comme une schizophrénie qui s'installait à ce moment-là. Il était comme dissocié.

Ici, à Saint Sébastien, il était Stan, juste Stan. Les gens lui demandaient rarement d'où il venait, quel avait été son parcours. Ils s'en moquaient. Seul sa prestation physique les intéressait, ils avaient juste envie de parler de la statue.

Il alluma la lumière du lampadaire qui n'avait plus qu'une seule ampoule en état de marche sur les trois, ramassa les deux enveloppes que le facteur avait glissées sous la porte (il habitait au rez-de-chaussée de l'immeuble). Sur l'une, le sigle de sa banque en France indiquait probablement l'état de ses avoirs, il regarderait cela demain ou après-demain. Il reconnut l'écriture de sa mère sur la seconde. Elle seule calligraphiait ainsi *Stanley Martin-Ville* avec pleins et déliés. Il ne se souvenait même pas lui avoir donné son adresse à San-Sébastien... Elle ne lui écrivait jamais, elle l'appelait sur son portable, cela devait être particulièrement important.

Il se servit un verre d'eau du robinet, puis un second avant de s'affaler sur le lit qui lui servait aussi de canapé, de bureau et de salle à manger. Il vivait

depuis six mois dans cette pièce unique donnant sur une petite rue calme. Vingt mètres carrés plutôt sombres mais enfin, il n'y venait que pour dormir et se doucher. Dans son palais, il y avait aussi un micro-ondes, une mini plaque chauffante et un vieux frigo qui oubliait parfois de faire du froid.

Il commença sa lecture :

Stan Mon chéri,

Je pense que tu dois être surpris de recevoir une lettre de ta mère mais j'ai préféré t'écrire la nouvelle étonnante que je viens d'apprendre. J'ai reçu la visite des parents de Castille il y a quelques jours, oui je sais, c'était déjà très étonnant de les revoir, après tout ce temps. Ils étaient accompagnés d'un petit garçon de deux ans, le fils de Castille. J'ignorais qu'elle avait eu un enfant et toi le savais-tu ? Quoi qu'il en soit, ce bébé qui s'appelle Iago, n'a ni mère ni père suite à l'accident qui l'a privé de ses parents et c'est donc Monsieur et Madame Valisère, la seule famille de ce petit, qui l'élèvent.

Je ne sais si tu avais gardé des liens avec Castille, sinon, tu vas être surpris comme je l'ai été. Mais tu n'es pas au bout de l'étonnement quand tu sauras le but de leur visite. Ils voulaient avoir l'avis de ton père et le mien car il y a certaines choses qui les troublent. Le petit garçon (qui est très mignon et qui ressemble beaucoup à sa mère enfant, d'après ses grands-parents) a deux particularités : il cligne rarement de ses grands yeux bleus et il a dans le pli du coude un angiome en forme d'étoile...

Ils connaissent évidemment ta particularité et ont eu aussi l'occasion de voir l'angiome étoilé sur ton épaule. Ils pensent que tu es le père du petit et voudraient en avoir confirmation. Madame Valisère est sous chimio car elle a un cancer des os. Elle ne peut déjà plus porter le bébé et son mari est toujours aussi peu dynamique. Ils s'inquiètent de l'avenir du petit Iago. Le mari de Castille n'avait pas de famille, ils sont ses seuls parents. Une amie de leur fille et de son mari s'en occupe aussi de temps à autre mais elle part souvent à l'étranger pour son travail.

Je sais que la situation est incroyable mon chéri. Toi seul sais si c'est possible qu'il soit ton enfant ; et même si les indices que je t'ai donnés en témoignent, tu peux peut-être accepter un test ADN. Je sais que c'est brutal de te le demander comme cela. Si Iago est ton fils, tu es libre de ne pas vouloir t'en occuper mais ton père et moi sommes d'accord pour le faire lorsque les Valisère ne le pourront plus. Il est encore si petit, il a juste besoin d'amour et peu importe qui le lui donne...

Je sais que tu as fait un choix de vie, étrange pour nous, mais nous le respectons. Probablement qu'un enfant ne peut pas entrer dans tes projets si tu en as...

J'avais renoncé à l'idée d'être grand-mère mais je dois t'avouer que je sais que ce beau petit garçon est ton fils...

Voilà mon Stan chéri, dis-moi que j'ai bien fait de t'écrire cet incroyable coup du destin et pardonne à ta maman de se faire déjà son cinéma.

Je t'aime mon fils fantôme...

Stan relut trois fois la lettre venue de Strasbourg. Il était abasourdi, choqué. Le visage de Castille dans l'extase du plaisir, la dernière fois qu'ils avaient fait l'amour, à sa demande à lui, s'imposa. Castille lui avait annoncé la veille qu'elle allait le quitter, non pas pour un autre mais à cause de lui. Elle n'aimait pas ce qu'il était devenu, cet ambitieux sans scrupules, plus drôle du tout, tellement content de lui, flambeur, donneur de leçons... Tout cela, elle l'avait dit, Castille son amour, sa princesse, son évidence... Stan et Castille, le couple que tous enviaient ; ne possédaient-ils pas tout ce que l'on peut espérer de la vie : l'amour, l'argent, la beauté, la réussite ? Sauf qu'à un certain moment de leur vie parfaite, Castille avait dit : *je te quitte parce que tu n'es plus celui qui me faisait rire, qui s'intéressait aux gens, que j'admirais pour ses projets fous et généreux, qui était fidèle à ses amis et ne les poignardait pas dans le dos pour réussir une affaire, je ne t'admire plus Stan, tu ne me fais plus rêver...*

Evidemment, imbu de lui, il ne l'avait pas crue, il n'était pas de ceux que l'on quitte ; à la limite si elle avait rencontré mieux que le personnage fantastique qu'il était, mais non, elle le faisait marcher, demain il reprendrait la situation en mains, n'était-il pas irrésistible ? Mais le lendemain, Castille avait persisté, avait pris ses affaires et s'apprêtait à partir quand il avait joué son dernier atout : *Puisque tu pars, faisons l'amour une dernière fois, tu ne peux pas me refuser ça !* Leur entente physique était magique, il le savait et pensait que ses caresses qu'elle avait toujours adorées, la feraient revenir sur sa décision. Elle avait accepté peut-être pour se déculpabiliser de le quitter si cruellement. Sa douleur, exacerbée par le désir qu'il avait d'elle, aurait pu le rendre impuissant. Mais il la fit crier de plaisir et c'est son visage à ce instant-là, qui émergeait en ce moment de sa mémoire...

Si cet enfant était le sien, ils l'avaient fait ce soir-là.